

tre de suite, ou d'attendre l'arrivée d'un nouveau renfort du gouvernement de Montréal ; en supposant qu'on eût eu le soin d'approvisionner Québec pour quelque temps. La précipitation du marquis de Montcalm commença le désastre des Français, et celle de M. de Ramsay le compléta, comme nous le verrons un peu plus bas.

Le marquis de Montcalm ayant été joint par M. de Sennezergues, avec un gros corps de Canadiens, rangea son armée en bataille. Cette armée se composait d'environ deux mille hommes de troupes réglées, de cinq mille miliciens, et de quatre à cinq cents sauvages : celle de Wolfe n'était pas plus nombreuse ; mais elle se composait toute de troupes réglées et aguerries. Le combat commença par un feu de tirailleurs que firent les milices canadiennes et les sauvages placés dans des buissons, sur les ailes. Vers les 9 heures, les Français s'avancèrent en assez bon ordre ; mais ils commencèrent à tirer de trop loin, et le firent fort irrégulièrement, comme on le devait attendre d'une armée presque toute composée de miliciens ; car, selon l'expression de M. de Lévis, "les bataillons même étaient farcis d'un nombre d'habitans qu'on avait incorporés parmi les soldats," et les meilleurs d'entre ces derniers avaient envoyés à Jacques-Cartier. Le feu des Anglais, au contraire, fut vif et bien dirigé : aussi leurs adversaires ne tardèrent-ils pas à perdre du terrain. Pour comble de mal, le marquis de Montcalm et son second, M. de Sennezergues, furent blessés mortellement, dans ce moment critique ; et il ne se trouva personne, il paraît, un état de les remplacer. Le général Wolfe, qui se tenait en avant sur la droite de sa ligne, à l'endroit où l'attaque était la plus vive, fut aussi blessé, d'abord grièvement, et ensuite mortellement, par le feu des tirailleurs canadiens, au moment où les Français commençaient à reculer. * Il fut remplacé par le brigadier Monkton, qui, blessé lui-même dangereusement, quelques instans après, fut contraint de céder le commandement à Townsend. Ce dernier sut profiter des avantages déjà obtenus, en faisant avancer à propos les troupes tenues jusqu'alors en réserve. Ce fut vainement que les Français continuèrent à faire des efforts sur leur droite, où se trouvait le plus grand nombre des troupes réglées, pour prendre les Anglais en flanc, selon le plan de Montcalm : ils furent contraints de reculer ; et ce mouvement rétrograde entraîna la retraite

(*) Les forces lui manquant, il s'appuya sur l'épaule d'un lieutenant, qui s'agenouilla pour le soutenir plus aisément. Cet officier voyant les Français plier, s'écria : « Ils fuient (*they run*) :—Qui sont les fuyards, » dit Wolfe.—Les Français, « répondit le lieutenant.—Quoi les lâches fuient déjà, » répartit le général anglais : *Je dois donc mourir content.* »